

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'éternel retour à la terre
Les Filles de Caleb d'Arlette Cousture
Ariette Cousture, *Les Filles de Caleb*, Montréal,
Québec/Amérique, 1985, 528 p., 18,95\$.

André Vanasse

Number 39, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40076ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vanasse, A. (1985). Review of [L'éternel retour à la terre : *Les Filles de Caleb* d'Arlette Cousture / Ariette Cousture, *Les Filles de Caleb*, Montréal, Québec/Amérique, 1985, 528 p., 18,95\$.] *Lettres québécoises*, (39), 24–25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



L'éternel retour à la terre

Les Filles de Caleb

d'Arlette Cousture

En temps de crise, c'est connu, le Québécois retourne aux champs. Les grandes heures du roman du terroir correspondent de fait aux périodes noires de l'économie québécoise. Quand parut *La Terre paternelle*, le Québec vivait une de ses pires récessions. Même phénomène, au cours des années trente, pour *Un homme et son péché* et *Trente arpents*.

La décennie qui est la nôtre, à cause précisément des difficultés que nous avons rencontrées, n'a pas échappé à cette règle immuable: des dizaines de romans célébrant les vertus de la terre ont soudainement surgi du sol. Cette récolte ne peut qu'étonner quand on sait que la population agraire ne cesse de décroître au point que d'ici l'an 2000 elle n'atteindra pas 5% de la population globale du Québec.

Mais les mythes ont la vie dure. Ils se moquent des statistiques et de la logique. Ils prennent racine dans le rêve. Ils s'alimentent de nos fantasmes et persistent à nous faire croire qu'il y eut naguère un paradis et que, dans ce lieu béni des dieux, les hommes vivaient en conformité avec l'air, la pluie, le vent... Ah! s'il n'y avait pas eu la pomme de discorde. À partir de ce moment tout a basculé. Le temps s'est déchiré. Il y eut l'avant puis l'après. Et pour dire cette inexorable césure, il y eut le temps du récit, celui qui raconte la chute, la vie d'enfer que nous menons par opposition à la vie de paradis que nous aurions pu vivre sur un lopin de terre situé à l'est de l'Éden...

Voilà comment les Québécois, aidés en cela divinement par le clergé, ont construit, pièce sur pièce, leur propre

mythologie: un jour, il y eut une terre qu'on crut être celle des Indes et qui se révéla être plutôt celle de Caïn. Pour masquer cette inconcevable vérité, l'élite favorisa l'émergence du roman du terroir appelé à dire et à redire que la vie agraire est la plus belle qui soit en autant qu'on voudra bien oublier que, sur elle, on y crève de faim. Tel est le message laissé à Maria Chapdelaine par des voix venues d'en Haut et qui s'est transmis de mère en fille et de père en fils. Voilà pourquoi tous ont déserté la terre ancestrale, chacun étant pourtant persuadé de commettre un sacrilège en la quittant. À partir de ce moment s'est donc élaboré point par point dans notre imaginaire collectif le mythe des trente arpents perdus qualifiés bien méchamment par Voltaire de «quelques arpents de neige». Ce mythe, persistant, repose sur une recette qui n'a guère changé depuis un siècle et demi. Il faut des pôles, le nord et le sud, qui agis-

sent comme lieux de perdition. Le premier, point rouge, clignote du côté des Indiens, de la forêt; le second, point blanc, attire vers la ville là où les Anglais règnent en maîtres dans leurs manufactures. Peu importe de quel côté le Québécois se dirige, il est sûr d'y perdre au change: la forêt ensorçèle, rend fou, avale celui qui se jette dans sa gueule; l'industrie prolétarise, crétinise celui qui avait cru qu'elle le libérerait de sa pauvreté.

*Les Filles de Caleb*¹ d'Arlette Cousture s'inscrit d'emblée dans ce pattern. Rien d'inattendu par rapport au genre dans ce roman de plus de cinq cents pages bien que l'auteure ait tenté de le revamp. Ce n'est pas en piquant une épigraphe de Ziddler («Les morts ne dorment plus dans l'oubli méprisant car du passé j'ai fait un éternel présent») qu'on peut leurrer le lecteur sur l'univers paysan dont il sera question. Ce n'est pas non plus en nous imposant un abominable prologue («Saint-Stanislas, comté de Champlain Printemps 1892») ou on tente par tous les moyens de nous présenter Émilie, la fille de Caleb et héroïne du roman, comme une féministe avant la lettre qu'on réussira à nous en convaincre. D'autant moins que la suite nous démontre amplement qu'Émilie est une nouvelle Rose-Anna (celle de *Bonheur d'occasion*) à peine arrivée en ville (à Shawinigan plus précisément) et à qui on fera coup sur coup neuf enfants! Émilie connaîtra elle aussi l'amère souffrance d'avoir marié un homme au grand cœur, charmeur comme pas un, menuisier comme Azarius et, comme lui, incapable de garder une «jobbe steady».



Arlette Cousture

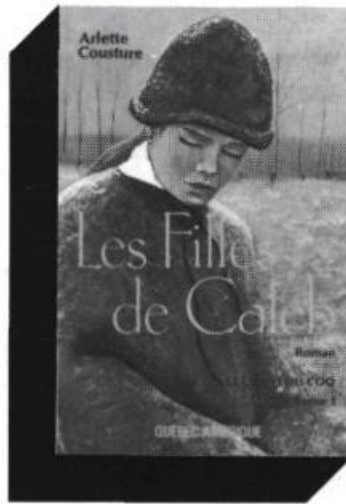
À dire vrai *Les Filles de Caleb* res-

semble tellement à nos grands classiques qu'on en vient à croire que Louis Hémon avait raison: «Au pays de Québec, rien n'a changé».

Qu'on en juge: Émilie, la fille de Caleb, quitte Saint-Stanislas à seize ans pour aller enseigner à Saint-Tite. Elle y connaîtra les joies et les douleurs de l'enseignement, «Six années d'odeurs, de rires, de pleurs. Six années de travail et de plaisir. D'ennui aussi (p. 275)». Puis un neuf septembre 1902, elle mariera celui qui l'aura fait languir et même damner après qu'elle eût, de son côté, failli se marier avec Henri Douville, l'inspecteur d'école de sa région. Mais finalement, et malgré des fiançailles consommées, c'est Ovila Pronovost qu'elle mariera. Pour le meilleur et pour le pire.

Pour le pire devrait-on dire. Car si Ovila Pronovost ne manque pas de charme et de talent au point qu'Émilie se retrouve à chaque fois sidérée de constater que leurs ébats au lit se terminent invariablement par une grossesse, il fait preuve par ailleurs d'une irresponsabilité foncière. Ainsi une fois son «grand oeuvre» accompli, Ovila ne tient plus en place et ne peut résister à l'envie de monter dans les chantiers pour retrouver l'odeur du bois. Contre ce philtre, Émilie ne peut rien. Elle capitule: «Sa grande rivale, la forêt, venait de gagner une bataille (p. 310)». Émilie, toujours vaincue, en arrive à la conclusion que «dans ses veines à lui, il ne coulait pas du sang, mais de la sève (p. 420)».

Ovila Pronovost c'est à la fois François Paradis, Samuel Chapdelaine et le Survenant. Il a, comme eux, une tendance innée au nomadisme. Il est incapable de s'enraciner de sorte que l'idée de la répétition du même le remplit d'un mortel ennui. Il refuse de se soumettre aux cycles de la terre et n'accepte pas plus le travail de routine. Et comme le Survenant, il voue à la dive bouteille une passion qui le dévore et l'entraîne de jour en jour plus bas dans la déchéance et dans la culpabilité. Ovila ne peut faire face à ses lourdes responsabilités. Pourtant la vérité est là: à mesure que les années passent le nombre de ses enfants augmente en conséquence. Assez tôt la famille Pronovost fait face à la misère. Débordé, ne pouvant résister à son inextinguible soif, Ovila prend d'interminables cuites après la fin des chantiers. Pour Émilie cette situation devient quasi routinière. Elle apprend donc à se débrouiller seule et trouve



le moyen (grâce à ses frères et soeurs, à ses beaux-parents, à ses parents) de survivre malgré tout.

Le roman se termine au moment où Émilie fuit Shawinigan en direction de Saint-Tite après avoir remboursé en partie les dettes de jeu d'Ovila. Ce dernier, pour éviter d'être tabassé par ses créanciers saute dans le premier train venu en partance pour Barraute en Abitibi. Il est convaincu qu'il pourra repartir à neuf en y défrichant une nouvelle terre!

Même brossé à grands traits, *Les Filles de Caleb* laisse entrevoir une parenté d'écriture avec *Bonheur d'occasion* et *Le Survenant*, deux romans écrits par des femmes. Ainsi l'importance accordée aux grossesses, à la maladie des enfants, à leur mort constitue un élément récurrent autant dans *Bonheur d'occasion* que dans *Les Filles de Caleb*. Quant au *Survenant* on sait que l'infertilité (passagère il est vrai) de Phonsine est cause de profondes inquiétudes autant pour elle que pour son entourage. De même y a-t-il similitude dans la perception de l'amour. Azarius, le *Survenant*, Ovila sont tous trois l'objet d'un amour à la fois tendre et déçu: aucun ne peut apporter à son épouse (dans le cas du *Survenant*, c'est la fuite avant le mariage) la sécurité ou la satisfaction qu'elles auraient pu en attendre. Pourtant Rose-Anna, Angéline et Émilie (on peut noter l'extrême féminité des prénoms) restent profondément amoureuses de leur homme au point où on se demande s'il n'y a pas une certaine part de masochisme chez elles. Chose certaine, l'infinie tendresse (malgré les larmes et les colères de circonstance) qu'elles prodiguent à leur conjoint me semble non seulement touchante mais inquiétante comme si amour et souffrance devaient aller de pair, comme si elles voulaient

donner raison à leur mâle de toujours vouloir poursuivre leur fuite en avant. Elles, elles restent pendant qu'eux se laissent emporter par les mouvements sinueux d'une force dont ils ne sont pas maîtres. C'est l'éternel malentendu des deux races, celle des nomades et celle des sédentaires, selon l'expression de Louis Hémon. Il faudrait plutôt dire le malentendu des sexes, une fascination/répulsion qui n'a jamais de cesse.

Mais cette dynamique est-elle véritablement ancrée dans le réel ou serait-elle simplement une pure création de l'imaginaire? En somme est-il vrai que les Québécois sont ainsi faits qu'ils fuient toujours et que, tel le saumon, ils reviennent cycliquement pour le frayage du printemps? Difficile à dire. Chose certaine, depuis les tout débuts, notre littérature s'évertue à nous persuader que c'est ainsi que nous agissons.

À ce titre *Les Filles de Caleb* ne nous apprend rien de très neuf. Il faut cependant noter qu'Émilie, contrairement aux héroïnes des générations antérieures, s'apitoie rarement sur son sort. Malgré l'adversité, elle coud les fils de son nid avec une patience infinie en attendant le retour de son oiseau migrateur contre lequel elle se frotte alors tout en roucoulant. Puis quand vient la certitude d'une grossesse, elle l'accepte sans trop rechigner. Cet être qui prend place et forme dans son corps fait partie de sa vie, de ses cycles. Il en a toujours été ainsi.

Il y a donc de ce point de vue un ton nouveau dans *Les Filles de Caleb*. La narratrice se montre de fait extrêmement attentive autant à l'univers féminin qu'à l'univers masculin. Malgré la distance qui sépare Ovila d'Émilie, on sent que chacun a droit d'exprimer ses besoins et revendications.

Je m'en voudrais de terminer sans préciser que ce roman, malgré qu'il soit dans la pure lignée du roman du terroir, ne manque pas d'intérêt. Il se lit d'une traite et nous touche souvent (je pense entre autres à l'épisode où la famille entière se donne la main pour nettoyer l'atelier de menuiserie d'Ovila). En somme un roman «prévisible» mais qui ne manque pas de charme et qui en fascinera plus d'un. □

1. Arlette Cousture, *Les Filles de Caleb*, Montréal, Québec/Amérique, 1985, 528 p., 18,95\$.